

OCTAVE MIRBEAU, GEORGES HYVERNAUD, MEMES COMBATS

Mirbeau, 1848-1917, Hyvernaud : 1902-1983. L'un publie, à 38 ans, *Le Calvaire*, l'autre, *La Peau et les os*, à 47 ans. Peut-être est-il possible de mesurer la modernité du premier passage à l'aune de l'œuvre du second. On comprendra qu'il s'agit, pour nous, d'insister davantage sur les ressemblances que sur les différences. Mais d'entrée de jeu, signalons que l'état de déréliction, Georges Hyvernaud l'a subi derrière les barbelés des camps de prisonniers de guerre, en Allemagne.

ARRACHER LES MASQUES

La guerre et la captivité qui suit sont, pour Hyvernaud, l'occasion de vérifier, à son corps défendant, que la vie sociale n'est faite que de faux-semblants, ainsi que l'affirmait Mirbeau : la *"masse sociale"* *"ne vit, ne pense, n'agit que d'après la loi des conventions arbitraires et du mensonge"*, (CE II 338-9), vie faite d'hypocrisie(s), de grimaces, de masques qui grimacent (NP 239), grimaces *"burlesques et furieuses"* (G 29) de fantoches qu'Hyvernaud a connus, à son tour : *"masques officiels modelés par la peur ou la haine"* (FV 31). Oui, mais, à l'oflag, l'homme est nu : *"Ce fut un temps de nudité"* (FV 28) ; on sait alors *"ce qui est authentique, ce qui est essentiel"* (ibid.). Ce fut un temps où la *"respectabilité"* fondait comme neige au soleil, cette respectabilité dont Mirbeau disait déjà qu'elle servait à légitimer *"hardiment toutes les vilenies ; toutes les férocités, tous les appétits meurtriers des dirigeants et des heureux..."* (G 53), *"hideux d'impeccabilité"* (CE I 254). Hyvernaud a connu les *"gens bien"* avant et pendant la captivité. Eux qui, *"rasés de près, lavés, poncés, l'œil clair, la poignée de main loyale, la conscience en ordre"*, avaient *"toutes les vertus au grand complet"* (FV 103), une fois

parqués dans le camp, ils pataugent dans le “malheur mou”, le “malheur bête” qui devrait les amener à une remise en question des fausses valeurs et à une interrogation sur le “mensonge à soi” (WV 163) : “Ces planches immondes où tu frottes tes fesses de Sous-Inspecteur. Au moins, quand on vit ce malheur-là, tout devient clair. Tout ce qu’on nous cachait. Ils nous laissaient croire aux morales, aux musées, aux frigidaires, aux droits de l’homme” (PO 62), à toutes les machines inventées pour nous soustraire aux contacts directs, “aux corps-à-corps avec les hommes et la nature” (PO 117). Ce sont bien “des impostures qui durent” que Mirbeau “le trouble-fête” (Auguste Anglès) a dénoncées. Des circonstances comme la guerre, la captivité, “ça ronge les mots et les fables dont on voudrait se masquer la réalité de sa condition” (WV 58). De cette expérience, on pourrait dire ce que Georges Bataille disait de la lecture des œuvres de Sade : “elle ouvre en entier la nature humaine à la conscience de soi” (*Les Larmes d’Éros*, p. 108). Mais, pour le plus grand nombre, l’expérience n’aura pas été salutaire ; la nudité, ça se recouvre : “Plus tard, on se rhabillerait, on rhabillerait ses opinions” (FV 28). M. l’Agrégé, “trembleur effondré, pleurnichard”, affiche un héroïsme rétrospectif “qui promet pour après la guerre” (CO 29), où il se “rhabillera de sa culture, de son autorité” : il paraîtra “presque propre” (PO 45).

L’USAGE POLITICIEN DE L’ECRITURE

Et les écrivains se convertiront, eux aussi, à l’héroïsme, selon les prédictions d’Hyvernaud. “Mais tels qu’on les connaît, les écrivains, ils auront peur de ne pas avoir l’air assez distingué. Pas assez viril. Pas assez décent. Ils ne parleront pas des cabinets” (PO 54). Pour en avoir parlé, pour s’être refusé à devenir cet “être larvaire et mollasse” dont parle Mirbeau, pour ne s’être pas drapé de tricolore à la Libération, Hyvernaud suscitera avec *La Peau et les os*, l’indignation des conformistes, de tous ceux qui tentaient de faire oublier leur passé de “collabo” ou de partisans du pacte germano-soviétique.

Les “arrivismes grossiers” et les “salissantes réclames” dénoncés par Mirbeau (CE II 378), on les retrouve dans la propagande d’aujourd’hui, tout comme le double jeu. Qui ne reconnaîtrait dans le “gentilhomme” de Mirbeau, pour ce qui concerne l’attitude, tels de nos contemporains : “Bien qu’il suivît [dans *Le Cultivateur normand*] une politique nettement royaliste”, il ménageait “tous les partis conservateurs, surtout le bonapartiste, en majorité dans le département” (G 156).

Honte à l'écrivain qui singe le politicien, au faiseur de mots *"tout prêts, tout faits, familiers, usés et sans conséquence, des mots qui simulent la pensée et qui préservent de penser"* (WV 150). Octave Mirbeau condamnait déjà cette sous-littérature, lui, *"l'imprécateur au cœur fidèle"*. Les œuvres poignantes, note Georges Bataille, répondent à l'obsession de provoquer (*Les Larmes d'Éros*, p. 102). Et Hyvernaud de souligner la spécificité de l'écrivain : qu'est-ce qu'un écrivain *"qui ne se sent pas quelque peu sorcier et jeteur de sorts"* (WV 33) ?

L'écrivain se montre impitoyable lorsqu'il s'agit de dénoncer les *"cruautés naïves"* de l'homme (G 53) et de dresser le *"catalogue des infamies universelles"* : le chauvinisme, la xénophobie, l'imbécillité, qui se prêtent main forte.

À l'issue d'un duel, les bonnes gens (comme on dit) déplorent qu'aucun des duellistes n'ait été tué (CD 53) ; résultat ridicule et déshonorant : un bras cassé, un seul ! et le gauche ! Une consolation, tout de même : mieux vaut un bras cassé que pas de bras du tout !

Quant à Tarabustin, il estime que Kant eut le grand tort de *"n'être pas Français"* (CD 151). Car, il faut le dire : la frontière passée, *"c'est le désert... c'est les ténèbres... c'est l'étranger !..."*

Coranbois, le cabot, souligne le mot *"illustre"* d'un trait destiné à *"superlativer"* ce qui le caractérise le mieux (CD 54).

Cet égoïsme féroce de l'espèce humaine que dénonce Mirbeau apparaît dans toute sa splendeur lorsque les ponts sont coupés avec la légalité, comme a pu l'observer Georges Hyvernaud : comment tenir un discours lénifiant (*"Conscience ! instinct divin..."*) pendant l'exode de 40, devant le spectacle offert par les pillards et les charognards ? *"Les interdictions ne jouaient plus. On pouvait déranger, salir, casser..."* (FV). Belle occasion de constater que *"les événements ne peuvent rien pour les hommes"* alors que ce serait à eux, *"au contraire, à donner à l'événement une figure et un sens"* (FV).

On peut douter, avec Hyvernaud, qu'ils en soient capables puisque personne ne les y a préparés, le politicien moins que tout autre. Mirbeau faisait dire à l'un de ses personnages. *"Vous vous proclamez des révolutionnaires, et vous ne trouvez pas autre chose que de réinstaurer, sous des mots nouveaux, sous de vaines étiquettes, ces formes condamnées et malfaisantes"* (CD 107). Des mots, toujours des mots ! Nos *"grands politiques"* ne cherchent pas, écrit Hyvernaud, à *"s'évader du Pays des Mots"* pour retrouver *"le Pays des Hommes"*. S'ils avaient le courage de le faire, tout serait sauvé : *"Ils verraient alors ce que les ministres ne voient jamais"*. Au lieu *"des masques officiels"*, *"de vrais*

regards, des yeux vivants. Des yeux : ce qu'il y a dans l'homme de plus vulnérable, de plus nu. Le plus pur de l'homme. Ce qui en lui est semblable au ciel et aux sources" (FV). Au lieu de cela, les élections sont l'occasion, pour les candidats, de déployer tous les fastes de la démagogie ; les puissants tentent de "faire peuple" : plus de "victorias" mais des "voitures préhistoriques" (CD 25) ; "le comte" tape "sur le ventre du cordonnier" pendant que des inconnus parcourent le pays "saluant tout, les arbres, les pierres, les vaches égarées et les chiens fous". Le candidat attrape-tout gueuse les suffrages des riches et des pauvres, mais aussi des "honnêtes" et des "voleurs" et tente de se faire passer pour le Messie ("Je dis à la grêle : – Ne tombe pas") ; à l'estropié qui n'a qu'une jambe, le candidat promet : "Je t'en donnerai une" et, au fraticide : "Je te ferai gendarme" (CD 26).

Quant aux journalistes-propagandistes, injurieux et calomniateurs, ils n'attendent qu'une occasion pour se livrer à leur exercice favori : la palinodie. L'un défend "la monarchie, cette année-là", l'autre combat "pour la République en attendant mieux". "Combats de chiens" (CD 29-30).

Mais on n'arrête pas le progrès. Les techniques de décervelage (qui n'empêchent pas le bourrage de crâne !) permettent de fabriquer l'opinion et de bâtir, de toutes pièces, l'imposture du socialisme dans un seul pays et la croyance que Staline est le sauveur suprême : "C'est devenu une simple question de technique, du travail d'ingénieur. On produit des convictions comme de la margarine ou des ronds de serviette en Galalithe. On a des formules pour ça : tant pour cent de haut-parleurs et tant pour cent de camps de concentration" (FV 43).

POLITIQUE DE L'ECRIVAIN

Et les intellectuels, compagnons (ou complices) de route, donnent la main et lèvent le poing à cette entreprise de mystification : "Tzara récite sa leçon, à côté de deux pions dont l'un croit qu'il est poète. Et trois ou quatre cents imbéciles écoutent docilement, Les Lettres françaises sur les genoux. Sages comme à la messe (...), les du parti" (FV 152). "Il y a quand même des opposants. Cinq en tout. Cinq types qui ont sifflé discrètement quand tout le monde applaudissait" (ibid.) "Je voudrais être sûr qu'ils ont gêné le vieux Tzara, le vieux raté, le vieux renégat qui joue les révoltés là où ça lui profite le plus" (FV 153).

Déjà, échappant au prométhéisme mégalomane du XIX^e siècle, Mirbeau n'appelait pas de ses vœux la réalisation de sanglantes utopies

et ne se laissait pas prendre au fallacieux prêchi-prêcha des diseurs de bonne aventure qui remettent toujours les chants au lendemain, faisant, pour l'heure, couler larmes et sang. La lucidité, celle dont Mirbeau fait preuve, exigerait que l'on se méfiât des mauvais bergers, des minorités agissantes qui font les bonnes *"nomenklatura"* : en effet, l'exploitation de l'homme par l'homme ne perdure pas seulement à cause des exploités, mais aussi grâce à la complicité des exploités. Et Mirbeau de s'interroger : *"Faut-il que nous ayons, tout de même, la servitude dans le sang !..."* (JFC 272). Les révolutions sont-elles condamnées à porter au pouvoir de nouveaux maîtres et à forger de nouvelles chaînes ? Amer sentiment de l'inanité du progrès et des révolutions sociales *"qui avaient pour aboutissement : Lechat et les quinze millions de Lechat"*, qui permettaient à un Lechat *"de se vautrer dans l'or volé"* (CC 97).

De retour de captivité, Hyvernaud comprend que *"l'optimisme est de rigueur. On tient à la tenue dans la littérature progressiste"* (FV 134). Mais s'il fut un temps où il cherchait son Église, où il figurait dans des cortèges, *"avec des drapeaux et des pancartes"*, histoire de se faire *"un peu d'âme collective"*, *"un bon coup de vie unanime"* (FV 91), il a compris qu'adhérer était *"un idéal de mollusque"* (FV 94) et constaté que la dimension individuelle devait être prise en compte : *"On voudrait vivre seulement le drame de tous. Mais on a son drame à soi, distinct du drame de tous et qu'on retrouve chaque soir"* (PO 167). N'est pas Flouche qui veut ! Flouche qui *"appartient à l'Histoire et aux masses. Impossible de se dérober à l'attente de l'Histoire et à l'affection des Masses"* (WV 77).

ANGOISSE EXISTENTIELLE ET ENGAGEMENT

Sans entretenir *"l'opium de l'espérance"* (*"Un mot personnel"*, in *Le Journal*, 19. XII. 1897, cité par P. Michel, thèse, p. 85), Mirbeau et Hyvernaud portent en eux le ferment de la solidarité et de la révolte, non le virus de la résignation. En effet, c'est du pessimisme *"que proviendra ce grand cri de pitié qui peut renouveler le monde, et, sur les monarchies en déroute et les démocraties écroulées, faire planter le drapeau de la justice et de la charité"* (*"Notes pessimistes"*, in *Le Matin*, 20. XI. 1885). *"Le pessimisme n'est le plus souvent que de l'amour en révolte, ou, si l'on aime mieux, la révolte de l'amour. Et si la douleur est parfois si cruelle, c'est que chez les âmes hautes, elle n'est que l'explosion de tendresse désenchantées"* (*"Paul Hervieu"*, in *Le Journal*, 28. IX. 1895,

cité par P. Michel, *ibid.*, p. 86). D'ailleurs, habitué au malheur, on ignore les oiseaux de mauvais augure : *“On sait que quelque chose se prépare, sans bien savoir quoi, ça ne nous effraie même pas tellement. C’est ce qui désole les marchands de peur, les spécialistes de la panique, les industriels de la terreur atomique, les philosophes de l’angoisse, les prophètes de la fin du monde, les types qui travaillent dans le désarroi contemporain, dans l’absurde, dans le désespoir, dans le Kierkegarde, dans l’egzistential, dans le noir-de-noir”* (FV 100). Et les marchands de désespoir prospèrent en effet puisque l’homme risque de précipiter par l’apocalypse nucléaire le chaos naturel, nécessaire à la Vie. Si l’homme ne se rend pas complice de la Mort, la Vie est la plus forte : elle dirige la Mort, *“la maintient, la contient dans un équilibre constant et dans une parfaite harmonie”* (CC I 42).

Les gosses *“ne se doutent de rien”*, ne soupçonnent pas qu’*“on leur a fait une sale blague en les mettant au monde”*, dans *“ce monde-là”* et précisément à *“ce moment de l’histoire du monde. Quand l’humanité découvre qu’elle est une humanité foutue sur une planète foutue”* (FV 95).

Pourtant, et c’est ici que l’homme, l’écrivain retrouve sa dignité, l’état de déréliction et le sentiment d’incomplétude inhérents à la condition humaine sont dépassés : *“Tu panserai seul les plaies de tes pieds – tu PENSERAS seul les plaies de ta vie. SEUL”* (FV 11). Ce *“temps des hommes seuls”*, tout compte fait, est préférable au *“temps des paroisses”*, celui d’autrefois, quand *“on se sentait encadré, inséré dans une communauté. Juste à sa place comme la brique dans le mur”* (*ibid.*). Il n’existe pas de subterfuge pour exorciser notre angoisse. Et la terreur est une dimension du surnaturel, du mystère, de ce grand mystère qui est en nous et autour de nous. Clara est fascinante parce qu’elle invite au mystère : *“Tu descendras, avec moi, tout au fond du mystère de l’amour... et de la mort !...”* (JS 129).

Le mystère angoissant de l’inconnaissable informe un imaginaire derrière lequel se profile la figure mythique de Méduse. Pour exprimer le mystère de la vie, le génie humain exige le clavier qui *“reprend toutes ses notes méprisées ou brisées”* (E 75). De haut en bas, *“du grotesque au sublime, le monument s’élève, semblable à la cathédrale gothique, dont la forêt de piliers et de colonnettes abrite tout un monde chimérique et réel, angélique et démoniaque, dans l’enchevêtrement des feuillages de pierre”* (E 75-76).

Les visages du temps apparaissent sous la forme du grouillement. Lors de l’Exposition universelle de 1889, *“sous les voûtes de la tour Eiffel (les)*

foules étalées, vautrées, prosternées, grouillant, mangeant, adorant” (CE II 123) rivalisent avec les larves de l’Institut (CE II 234). L’animation des foules vient spontanément à l’esprit : il s’agit de “*meutes*” (CE II 514). Le fourmillement des visiteurs est associé à la puanteur (CE II 122).

Hyvernaud fait l’expérience de la “*fraternité dans la puanteur et la flatulence*” (PO 50) : “*égalité et fraternité de la merde*” (PO 53). “*S’emplir, se vider. Et toujours ensemble, en public, en commun*” (*ibid.*). Dans le wagon à vaches, “*mon ventre adhère aux fesses de Vignoché, mes fesses au ventre de Chouvin*” (WV 155). Les autres : “*J’y suis jusqu’au cou dans les autres. ça ferait peut-être un titre pour des choses que je voudrais écrire : “Les Autres”*” (IE 36).

LE TERRIBLE ET LE GROTESQUE

Il reste que “*le sang de cochon sert à fixer l’or*” (C Claudel, *Connaissances de l’Est*). Mais tirer la beauté de la laideur n’est pas à la portée de n’importe qui. Il faut être Mirbeau, Hyvernaud ou quelques autres. Nos deux auteurs, en donnant libre cours à leurs émotions et aux images dont ils sont habités, n’oublient pas qu’ils se livrent à une entreprise de démythification. Méduser, certes, mais efficacement, c’est-à-dire en provoquant, en nous obligeant à réagir. Le “*terrible*” est inséparable du “*grotesque*”. Ce sont les deux faces de Gorgô, la Méduse mortelle.

L’expression méduséenne tend à nous délivrer de l’élément honni, mais ne nous désarme pas face à l’agressivité des puissants. Elle dédaigne la gratuité. Elle sert l’idée. Rire assuré grâce aux créations langagières.

Ainsi en va-t-il des néologismes. Sa figure de chérubin, un langoureux s’entête à la “*déchérubiner pour le prestige*”, mais reprend bien vite son air timide et joli de demoiselle (NP 172). Voici “*le commandant*” passant l’inspection après avoir “*réencalifourchonné sa fumeuse*” (217). A la suite de deuils successifs, une dame n’a pas “*décachemirnoirci en onze mois*” (257). D’une dame sans envergure, on dira qu’elle est “*une Messalinette*”, tout au plus (274). Deux messieurs sont “*enredingotés de noir*” (CD 28). En quête de son “*concombre fugitif*” (cf. Arléa 1992), le jardinier explore “*coins et recoins, trous et retrous*” de son jardin (114) ; pour ces cucurbitacées véloces, pourquoi ne pas construire un vaste “*cucumodrome*” (116) ?

Le Wagon à vaches nous fournit un excellent exemple de mot-valise hyvernauldien : “*Et quand j’en ai assez de ma rêvacherie, je prends du papier et trace des mots*” (20). Les “*à-peu-près*” permettent, eux aussi, d’arracher le masque : “*Les littérateurs engagés, les littérateurs*

encagés” (39). Rapprochements inattendus qui donnent à réfléchir : “*Je fréquente assidûment l’urinoir de la rue des Deux-Églises (...) Je trouve là de quoi amplement réfléchir sur l’espèce humaine et sur l’art d’écrire*” (WV 24). Déchiffrement des graffiti ou, plus subtilement, ironie sur soi, le pisse-copie.

Idées saugrenues prêtées aux dirigeants ou inspirées à Mirbeau par le spectacle de la sottise humaine : à défaut de médaille pieuse, le candidat promet d’imposer “*la médaille parlementaire*” sur la plaie qui ronge le flanc d’un électeur potentiel (CD 26). Pour venir en aide aux sous-préfets, incapables “*de gagner leur vie par un travail personnel*”, pourquoi ne pas créer les Incapables civils comme on a les Invalides militaires (45) ? Rapprochements destinés à caricaturer les imbéciles, que Mirbeau les dépeigne ou les fasse parler : “*âmes cadastrales et municipales*” (139), “*une façon fiscale de regarder la nature*” (141), des “*sommets sinistrement cosmopolites et neigeux*” (151) selon le goût d’un nationaliste.

Enflure de l’expression à fin humoristique : “*Je ferai l’histoire lamentable qui m’a décidé à passer, ombre blême, sur les rives plaintives de la cléricature notariale*” (ABB 159). Du même ordre est l’hyperbole dans une comparaison à fin dépréciatrice : “*Des bagues chargeaient ses doigts, aussi serrées que les cercles d’un tonneau*” (CD 61), ainsi que la définition donnée, par Mirbeau, du resserrement des liens d’amitié de “*façon polynésienne*” : “*visite*” d’une “*horizontale*”, de l’Opéra, des Folies-Bergère, séjour dans un hôtel que le grand ami de la République française quitte sans payer la note (59). Traits héroïques et féroces aventures prêtés (avec des frissons) à des journalistes alors que leur affrontement en duel n’aura pas lieu (30-31).

Ou bien, pour décrire la trouille qui s’empare des deux protagonistes (façon de parler) à l’approche du duel (“*terrible*”, 30), Mirbeau recourt à l’euphémisme, parle de “*malaise moral*”, de “*froid intérieur*”, de “*petits frissons désagréables*” (34).

Dans *Le Wagon*, la baudruche de l’enflure est dégonflée par un coup d’épingle à la Voltaire (cf. *Candide*) : “*Il y a une tradition invincible, un de ces phénomènes primitifs et fondamentaux sur quoi réfléchiraient les sociologues si les sociologues réfléchissaient*” (27).

Aux Trois Colonnes, des consommateurs sont présentés comme personnifiant qui le Commerce, qui l’Administration, qui l’Industrie et qui les Professions libérales : ils se livrent “*à la belote et à l’apéritif*” (WV 138). “*Sainteté dominicale des cités de quinze mille âmes (ou ce qu’il est convenu d’appeler ainsi)*” (IE 160). “*L’Emmerdeur s’est amené. Je lui ai*

demandé, naturellement, s'il avait bien dormi. – Comme une brute, m'a-t-il répondu. Comme s'il était capable de dormir autrement !..." (285). Pointe assassine que l'on trouve déjà chez Mirbeau "Théophile Letourneux, un vaudevilliste honoraire, apprécié dans la littérature dramatique pour l'harmonie de ses gilets de satin crème et le coloris violent de ses cravates" (CD 60).

Le baron Jacques de Reinach, à qui la Compagnie de Panama avait remis trois millions pour "arroser" les parlementaires (il connaît la politique, il en vend ou plutôt "en achète"), s'est suicidé ou est mort d'une congestion cérébrale ; arrivé au Ciel, il se plaint que l'autopsie l'ait privé de son cerveau ; quant au cœur, il affirme qu'"on s'en passe facilement" (CD 87). Le jardinier se reproche d'avoir joué, sur son cornet à piston, du Wagner à son hibiscus, qui est une fleur très en retard, conservatrice, en quelque sorte, badernoïde, n'appréciant que l'Hymne russe ou le Père la Victoire (114).

Jeu de mots : "M. André Theuriet, une branche de figuier de Roscoff à la main" et sur un autel couvert de riches ex-votos, l'image extraordinaire et vénérée d'un fiacre. "O saint Fiacre, priez pour nous !" (SD 30). À la poésie bancaire, Mirbeau oppose la poésie vraie, "celle qu'on n'arrache pas par les cheveux et par les chevilles, de dedans les dictionnaires de rimes" (16). Aujourd'hui, "dans toutes les affaires, il y a toujours une sale affaire, hélas !" (Le Foyer, II, 14). Précisément, dans *Les Affaires sont les affaires*, le nom de Phinck évoque le mot finance, à moins qu'il ne désigne quelqu'un qui veut se jouer au plus "phin(k)" ? Quant à Gruggh, véritable nécrophage, ne cherche-t-il pas à "gruger" ?

Hyvernaud n'est pas en reste : "Ça n'a pas de sens, le sens de la vie" (PO 119). Après la guerre de 1939-45, il est temps d'ériger un nouveau monument aux morts, "un édifice neuf, avec des noms neufs" : "Bonne vieille race obstinée des hommes : toujours prêts à tout recommencer, à remettre ça. Se raser, cirer ses souliers, payer ses impôts, faire son lit, faire la vaisselle, faire la guerre" (WV 72) ;

Bourladou est membre du Comité d'Érection ; quand il l'annonce à sa femme, celle-ci rigole "d'une manière déplaisante" (WV 73). Une expression de Bourladou : "faire son chemin" (79). Commentaire du narrateur : "si je n'ai pas fait mon chemin, ce n'est pourtant pas faute d'avoir marché" (*ibid.*). Bourladou est de ceux qui ont un ventre d'homme d'action : "Celui de Bourladou, il suffit de le regarder : ça, c'est le ventre de quelqu'un qui a quelque chose dans le ventre" (103). Remise en question des expressions toutes faites. "Quarante ans : je devrais être depuis longtemps ce qu'on appelle un homme fait (...) Comme un rat. On

le dit aussi pour les fromages. Gras, mous, pourris, coulants” (240), mot pour lequel Hyvernaud semble éprouver une véritable prédilection, c’est-à-dire une non moins authentique aversion. Le bistrot “s’emplit de types en capotes, qui ne tardent pas eux-mêmes à s’emplir” (IE 114). Le verbe passe-partout “tenir”, Hyvernaud y “tient” : “C’est une mégère des lettres qui tient un salon : je tiens à ce tient – elle tient dans le sens dont on parle d’une tenancière – elle tient un salon comme on tient un café ou un bordel” (17).

L’onomastique, dont nous avons fourni quelques échantillons, est de nature à nous divertir aux dépens des pantins ou des fantoches que Mirbeau et Hyvernaud ont dans le collimateur (de *collineare*, viser), des gens pour qui, “le comique ça n’existe pas” ni le grotesque (WV 204), et pour cause ! Voici Coranbois, qui s’affirme illustre (CD 54), Isidore Tarabustin que secoue “une grande émotion patriotique” (152). Le narrateur du *Wagon* mastique “l’escalope pannée du Restaurant de l’Epine d’or, Croquedale propriétaire” (WV 130). Le lieutenant Marole (mariol ?) expose comment se présente “la question des chiottes” ; on doit prévoir des cabinets pour mille hommes : “Qu’est-ce que mille hommes peuvent produire en trois mois ?” Tout bien considéré, il estime qu’on peut compter sur “quatre-vingt-dix mètres cubes de matière. L’un dans l’autre” (WV 205).

Le coq à l’âne, la juxtaposition dérisoire ou la présence d’intrus dans une énumération appartiennent au même registre et sont, eux aussi, de nature à soulever l’indignation ou tourner en dérision les guignols : M. le Marquis est “content de son automobile qui, parfois écrase sur les routes, des chiens, des moutons, des enfants et des veaux” (VJN 163). Mademoiselle Jenny Lantier “a aperçu les mollets des capucins. Des mollets comme on n’en fait plus, des mollets d’avant la Révolution ! Ah ! quels sermons on doit faire avec des mollets pareils !” (ABB 158). Un mariage doit se faire à Angoulême “le 4 mai prochain ; on se réunira à la maison mortuaire” (ABB 156).

Le narrateur de la *Lettre anonyme* se sent fait pour être anonyme “comme d’autres pour être flic, curé, sergent-chef, maquereau, préfet” (96). Porcher “regagne la maison de brique et le bout de jardin où il cultive ses salades, ses enfants, ses rancunes” (WV 29). Mme Bourladou, “signe distinctif : la passion des produits d’entretien. Au sens large du mot – tout ce qui permet d’entretenir les cuivres, la conversation, la peau humaine, l’intelligence bourgeoise et les meubles Louis XVI” (37). Chez Bourladou, “c’est cosu, funèbre et encaustiqué. Plein de meubles. Acajou, palissandre. Des meubles luisants, polis par

les ans, frottés par Solange” (51-52). Le narrateur du wagon se rappelle le temps où les maîtres, en classe de français “dictaient les meilleures pages de Maurice Barrès” afin de pourvoir leurs élèves “tout ensemble d’orthographe et d’esprit national” (165).

À la jointure de l’éloquence énumérative et de son atténuation, le rythme ternaire, asyndétique ou non : “Cet événement ainsi qu’il arrive au moment des angoisses patriotiques, rapprochait les familles brouillées, attendrissait les haines, confondait les classes” (CD 32). Chez Hyvernaud, on rencontre de simples triades ou des formules développées qui trahissent une véritable ivresse verbale : “Ils étaient trente ou quarante dans sa classe. Des garçons de seize ans, des petits mâles bornés, rusés et durs” (PO 154). “Quand un ministre, dans les romans de M. Jules Romains, se met à expliquer les choses, on comprend tout (...), le dessous des cartes, l’envers du décor et les doubles fonds de tiroirs” (WV 76). Le rythme ternaire peut se compliquer du fait d’une construction anaphorique : “C’est dans les beaux quartiers que les riches peuvent s’offrir des cas de conscience savoureux, du péché bien gras, du remords bien cuit” (WV 134).

Mirbeau combine le rythme binaire avec le rythme ternaire : “L’Orient m’apporte toute la diversité innumérable de ses bulbes, l’extraordinaire chiffonnage de ses pavots, de ses anémones, de ses renoncules” (CD 111). La construction anaphorique et ternaire qui suit traduit l’enthousiasme pour la Suisse où la Nature est respectée, “où de chaque pente de rocher sort une merveille de vie végétale, où le caillou est hospitalier à la petite graine qui se confie à lui, où la neige couve et prépare les ardentes soirées printanières” (ibid.).

Binaire ou ternaire, l’anaphore permet de souligner la vacherie du wagon et de ses occupants : “Ces gueules sans nom, ces noms sans rien, ces existences de la foule et du hasard, les types qui n’ont pas de pot, les types qu’on pousse, qu’on traîne, bons pour les routes, bons pour les trains, j’entendais le bruit des roues, bons pour les wagons à vaches” (WV 235). “On avait ses petites habitudes, ses plaisanteries inamovibles, ses amitiés interchangeable” (PO 101).

Fêter Pâques : “On parle de laisser tomber. Mais non, voyons, voyons, supplie Beuret désolé à cause du sens communautaire, de la fraternité dans l’épreuve et de toutes ses conneries d’idiot de bonne volonté” (PO 105).

“On remet sa vieille veste, on remet sa vieille vie” (PO 21). Au retour de captivité, trop heureux de faire comme si rien ne s’était passé : “Ils étaient enfouis sous des épaisseurs de gros traitements, dans des

profondeurs de beaux quartiers” (PO 109). *“L’histoire les a délogés de leurs bonheurs, jetés dans la nuit, la faim et la merde”* (*ibid.*).

La phrase est également scandée par les allitérations : *“Nous sommes des hommes et des hommes à couler comme ça, dans des couloirs”* (PO 22). *“On est là pour ça pour marcher pas pour discuter les goûts, les couleurs, l’écoulement, tout a le même goût ou pas de goût du tout, la même couleur, il n’y a qu’à laisser couler il ne faut pas discuter”* (PO 69-70). *“Des bruits qui courent, des bruits qui coulent”* (WV 48).

Péguy : *“Homme de peine, homme de peu, homme du peuple”* (PO 184). L’allitération peut être mise en valeur par son apparition en fin de groupement, dans les deux derniers éléments : *“Péguy en sabots, Péguy en pèlerine, Péguy en pèlerin. Un Péguy cassé, courbé, tordu, tortu, ce ne sont pas les adjectifs qui lui manquent”* (PO 133).

Une telle écriture permet de comprendre les goûts et les dégoûts de nos deux écrivains, critiques littéraires.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Les deux critiques élaborent une *“théorie”* littéraire née de leurs expériences d’écrivains. L’épreuve de la captivité fait connaître à Hyvernaud *“combien notre mémoire dépend de ce qui nous est extérieur, des choses, des hommes”* (FV 23). Les souvenirs sont *“dans les choses”* et *“voilà que les objets (où il s’était écrit) lui étaient enlevés à la fois”*. On lui avait tout pris : *“Ma mémoire, privée de supports, tournait comme un rouage qui n’engrène sur rien. Un allègement, une absence s’étaient faits en soi – l’absence de moi en moi. J’ai dû me réapprendre. Me refaire”* (24).

Au cours de cette remémoration, il arrive qu’un détail banal *“prenne une signification nouvelle, précieuse, poignante, comme si la captivité avait revalorisé les minutes justement les plus ternes, et les gestes que je croyais ordinaires, et les objets sans importance”* (*ibid.*)

Qu’on lise Mirbeau ou Hyvernaud, on pressent dès les premières lignes qu’on n’a pas affaire à des *“gendelettres”*, mais à des écrivains qui se placent sous le signe de l’authenticité.

Chez Sainte-Beuve, Mirbeau relève l’absence de générosité et de *“bravoure”*, *“l’instinctive horreur du vrai, du simple, du vivant et la peur du nouveau”* (E 106), chez Paul de Saint-Victor la condamnation de *“l’originalité”*, du *“tempérament”* et de la *“personnalité”* chez l’artiste, la louange de la copie de ce qu’il appelle *“l’idéal grec”*, ignorant qu’il est du

fait que *“les plus sublimes statues de la Grèce”* ont été la copie exacte de la nature (107). Exprimer la vie, c’est retrouver la primitivité.

Encore convient-il de ne pas s’y tromper : la vie qu’il s’agit de rendre, c’est bien entendu, celle de l’âme humaine. Hervieu, dans *L’Inconnu*, livre *“troublant”* et *“effarant”*, *“fait descendre le lecteur angoissé, au plus profond des abîmes de l’âme et le conduit à travers la nuit de la vie mentale”* (245). Mallarmé fixe l’objet par un seul verbe, *“qui devient l’objet lui-même”* ; son obscurité est *“de la vie, de cette vie elliptique, énigmatique qui règne partout, aussi bien aux pistils des fleurs qu’aux prunelles des femmes”* (167).

À travers les cris de Dimitri Karamazov, Hyvernaud reconnaît Dostoïevski lui-même (tant admiré par Mirbeau) : *“Son humilité, son exaltation, et ce sentiment extasié de la Vie qui le soutint jusqu’au bout, malgré les blessures que lui faisait la vie”* (CO 252).

À propos des *Possédés* : *“le cœur humain n’est simple que dans les manuels de psychologie”* (255) ; de *L’Idiot* : le prince Muichkine, un être *“exquis et absurde, que tout le monde juge un peu fou, et qui n’est, à la vérité que naïf, enthousiaste et très bon”* (ibid.).

Les préférences de nos deux critiques vont aux œuvres où l’art s’allie à l’instinct pour créer la vision. Esthétique qui se veut éloignée du naturalisme, *“l’une des plus grandes erreurs de ce temps-ci, en matière d’art”* (CE I 162). *“Le réalisme est la plus sûre tactique contre le réel”* (FV 158) : *“Voyez les naturalistes ; ces ronds-de-cuir qui étaient si sûrs que la réalité se fourre dans des dossiers”* (172).

Impitoyable envers les médiocres, les conformistes, les faiseurs, nos critiques prônent les auteurs qui font œuvre de créateurs : car *“Si on pensait ce qu’on parle, où cela nous mènerait-il ?”* (WV 150) ; à la sincérité sans doute... À celle qu’on trouve chez Alain-Fournier, qui *“parle si bien de Paris, des peintres, de la Sologne, de l’enfance... Je nous retrouve si souvent dans ses simples phrases...”* (Lettre du 6 juin 1942, inédite, aimablement communiquée par Andrée Hyvernaud). Les génies, ce sont eux qui inventent des formes nouvelles sans user d’artifices : *“On invente aujourd’hui des artifices ingénieux. Le monologue intérieur. L’unanimité. Cela ne sauvera rien”* (FV 165).

Et le professeur Hyvernaud s’interroge : *“Il m’arrive de me demander si je fais (...) autre chose que de refiler aux autres la fausse monnaie qu’on m’a refilée”* (145). Il aurait pu prétendre à un emploi aux pompes funèbres : *“Être professeur de belles-lettres, cela me paraissait mieux, plus noble. Plus tard, j’ai dû reconnaître que la différence n’était pas*

aussi grande que je l'imaginai" (140). *"Nous autres aussi nous travaillons dans le cadavre"* (*ibid.*).

Embaumeur de gloires littéraires, Hyvernaud a pu échapper à la condition de porte-plume alors que Mirbeau dut se livrer, pendant des années à l'écriture prostitutionnelle, *"vivre de sa plume"*, *"considérer son stylo avec la bienveillance que le vacher a pour sa vache"* (FV 125). Secrétaire particulier d'un hobereau normand, le narrateur de *Un Gentilhomme* se plaint – comme Mirbeau – de sa servitude : *"Vous êtes le serviteur de son âme, l'esclave de son esprit, plus sale et plus répugnant à servir que son corps"* (32).

Proxénétisme aussi révoltant que celui de *"la multitude vile"* : *"Des gens excessivement notoires (...) mènent l'opinion publique (...), le goût public, par la main ou par le nez, ou par quelque membre que ce soit"* (E 95).

Il s'agit de travailler dans l'éphémère, *"de briller deux mois, deux semaines : le temps d'un prix littéraire"* (FV 127).

Certes, selon Mirbeau, la prospérité *"ouvre, toutes grandes, les portes de lumière, à ceux-là qui furent dédaignés ou honnis, étant d'esprit trop libre et d'âme trop fière pour ce public d'esclaves que nous sommes"* (E 99).

Mais le matériau est bien fragile si on le compare à celui du peintre ou du sculpteur : *"Ah ! vous qui êtes un fort et un voyant, et qui avez le génie de la création, vous qui travaillez à des choses vraies et saines, dites-vous bien que vous êtes un heureux et un élu de la vie"* (lettre à Claude Monet, 25 juillet 1890). *"Curieuse fantaisie de choisir le matériau le plus fragile. Ce langage qui ne se tient pas, qui nous échappe, qui change sous nos yeux"* (FV 127).

Avec Mirbeau, avec Hyvernaud, on est entré dans l'ère du soupçon : *"J'arrive à cette conviction qu'il n'y a rien de plus vide, rien de plus bête, rien de plus parfaitement abject que la littérature"* (lettre à Claude Monet, citée). *"Je soupçonne l'art, la poésie, la nature, de n'être qu'une mystification réussie, où chacun mystifie les autres, se laisse mystifier, se mystifie lui-même. On s'y perd"* (FV 161).

Après la parution de ses deux romans, à l'âge où Mirbeau faisait paraître *Le Journal d'une femme de chambre*, Hyvernaud cessa – non pas d'écrire – nous en avons la preuve dans ce recueil des *Feuilles volantes* dont certains textes sont postérieurs à la date fatidique de 1953 – mais de publier. Doute que le roman puisse favoriser une prise de conscience ? Difficulté d'*"aller au peuple"* ? La collaboration de l'écrivain avec la maison de la culture de Rouen donne l'impression que *"les jeux sont faits"* : *"l'intellectuel qui va au peuple ne rencontre*

pas le peuple : il rencontre seulement d'autres intellectuels. Des intellectuels inachevés et malchanceux. Le bénéfice n'est pas grand de ces confrontations. On s'y prend à douter d'une culture dont on reçoit l'image ébauchée, grimaçante et d'une pureté pathétique" (FV 145).

Peut-être Hyvernaud arriva-t-il à cette conclusion que, pour aller vers les hommes, il fallait commencer par s'adresser à la jeunesse. Professeur d'École Normale, nommé Directeur d'Études au Centre de Formation des professeurs de C.E.G., il travailla jusqu'en 1974, à l'édition scolaire de la collection Plaisir de lire (quinze volumes !).

Nous restent les livres de Mirbeau et d'Hyvernaud, de grands livres, de ceux que l'on reconnaît "*à ce qu'ils aident à vivre lorsque la vie devient difficile*" (FV 164).

Claude HERZFELD
Université d'Angers

OEUVRES CITEES

Octave Mirbeau :

- Le Calvaire*, U.G.E., 1986, (C)
- Le Jardin des supplices*, U.G.E., 1986, (JS)
- Le Journal d'une femme de chambre*, Flammarion, 1983 (JFC)
- Dans le Ciel*, L'Échoppe, (Caen), 1989, (DLC)
- Les Vingt-et-un-jours d'un neurasthénique*, Éd. de Septembre, 1990, (VJN)
- Les Écrivains*, Flammarion, 1925, (E)
- Contes Cruels*, Séguier, 1990, (CCI) (CC II)
- Lettres à Alfred Bansard des Bois*, Éd. du Limon (Montpellier), 1990, (ABB)
- L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1991, (AD)
- Sac au Dos*, L'Échoppe, 1991, (SD)
- Lettres de l'Inde*, L'Échoppe, 1991, (LI)
- Un Gentilhomme*, Flammarion, 1920, (G)
- Chroniques du Diable*, "Les Belles Lettres", 1995, (CD)
- Noces parisiennes & Amours cocasses*, Nizet, 1995, (NP) (AC)
- Combats esthétiques*, Séguier, 1993, (CE I) (CE II)
- Croquis bretons*, Séquence (Rezé), 1993, (CB)
- Contes drôles*, Séguier, 1995, (CD)

Jean-François Nivet et Pierre Michel, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, Séguier, 1990.

Pierre Michel, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, "Les Belles Lettres", 1995.

Georges Hyvernaud :

La Peau et les os, Œuvres complètes I, Ramsay, 1985, (PO)

Le Wagon à vaches, Œuvres complètes II, Ramsay, 1985, (WV)

Lettre anonyme, nouvelles et autres inédits, O.C. III, 1986, Ramsay, (LA)

Carnets d'oflag, proses et critique littéraire, O.C. IV, Ramsay, 1987, (CO)

L'ivrogne et l'Emmerdeur, (lettres à sa femme 1939-1940, Seghers, 1991, (IE)

Feuilles volantes, Le Dilettante, 1995, (FV)

Voie de garage (inédits), in *Roman 20-50*, Centre d'études du roman des années 1920 aux années 1950 (Lille III), n° 12, 1991.

Lettres inédites, in *Roman 20-50*, n° 15, 1993

Lettres d'Arnsvalde (extraits), in *Grandes largeurs*, n° 11, été 85

Jacques Lecarme, *Georges Hyvernaud (1902-1983)*, in *Roman 20-50*, n° 7, 1989

Roger Petitjean, *Georges Hyvernaud et la littérature* (le conférencier, le critique littéraire, le professeur de lettres), in *Roman 20-50*, n° 10, 1990

Roland Desné, *Le retour de Georges Hyvernaud*, in *Bulletin de l'Amicale des Élèves et Anciens élèves des E.N.S. de Lyon*, Fontenay, Saint-Cloud et Fontenay/Saint-Cloud, n° 1 de 1992

Roland Desné, *Inédits de Georges Hyvernaud, ibid.*, n° 2 de 1992

Claude Herzfeld, *Feuilles volantes de Georges Hyvernaud, ibid.*, n° 1 & 2 de 1995

Revue entièrement consacrée à Georges Hyvernaud :

- *Plein Chant*. Dossier rassemblé par Andrée Hyvernaud. n° 61-62, 1996

Revue partiellement consacrée à Georges Hyvernaud :

- *Europe*. n° 811-812. Novembre-décembre 1996, pp. 128-158

Sous le titre *La Peau et les os*, Jean-Louis Benoit a adapté et mis en scène *La Peau et les os* et *Le Wagon à vaches*, en 1991, au Théâtre de l'Aquarium (avec Jean-Marc Roullot, Michel Berto et Karen Rencurel ; décor : Max Berto ; costumes : Marie Sartoux ; son : Laurent Caillon ; lumière : Dominique Fortin)